

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 19 Juillet 1884

SOMMAIRE

TEXTE : A nos lecteurs.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—La fiancée Slave en Moravie.—En ballon, par L. d'Arras.—Tolérance, par Ed. Ch.—Nos primes.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Le choléra en France.—Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : La fiancée Slave en Moravie.—Les vacances.—Gravure du feuilleton.

A NOS LECTEURS

Notre feuilleton touche à sa fin et nous allons publier : *La chambre n° 7*, de Raoul de Navery.

Après une histoire douce et simple comme celle de Faraude, il est bon de donner quelque chose de mouvementé et de dramatique, et certes, ce n'est pas ce qui manque dans le chef-d'œuvre nouveau de Navery, qui est le plus émouvant des romans modernes.

On ne pourrait choisir un meilleur moment pour s'abonner à notre journal.

Nombre de personnes nous adressent des manuscrits signés simplement d'un nom de plume. Il nous est impossible de les publier sans connaître le nom de l'auteur. On comprendra très bien la raison de cette mesure, et nous prions nos correspondants d'en prendre bonne note.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

ENTRE-NOUS

Le bonheur parfait n'existe pas, dit-on souvent, et l'homme heureux est encore à naître.

Moi aussi, j'étais de cet avis, et je n'ai perdu cette dernière illusion que dernièrement, il y a de cela huit jours.

J'ai vu un homme heureux, un homme satisfait de son état, ne désirant rien, pour le moment du moins, un homme à qui on aurait offert un trône—dynamité comme tous les trônes de notre époque—et qui l'aurait refusé ; enfin j'ai vu le bonheur fait homme.

C'était un brave garçon, ni gras ni maigre, ni aigle ni serin, que le barreau venait d'admettre dans son sein, aux derniers examens, et dont le bonheur venait de ce qu'il avait été reçu avocat.

Il y a vraiment des gens qui ne sont pas difficiles, et mon jeune avocat était de ce nombre.

—Je suis reçu, disait-il, je suis avocat, je suis sauvé !

Sauvé ! hum ! ce n'est pas aussi sûr que cela, car à en croire les on dit, si le barreau a un patron en la personne de saint Yves, il est parfaitement avéré qu'il est le seul avocat qui soit allé au ciel.

Et encore, comment y est-il entré !

Vous connaissez la légende ? la voici en deux mots :

Saint Yves se présente à la porte du paradis, saint Pierre lui demande qui il est.

—Yves, avocat.

—Avocat ! on ne reçoit pas de ces gens-là ici, passe ton chemin.

—Je t'en prie, dit saint Yves, laisse moi seulement passer le bout du nez dans la porte afin que je sente au moins le parfum du paradis.

Après bien des objections saint Pierre consent et entrouvre la porte. Yves se retourne et, marchant à reculons, pousse la porte.

—Hé là ! dit saint Pierre, tu triches, je t'ai permis de ne passer que le bout de ton nez.

—C'est vrai, répond l'avocat retors, mais tu n'as pas dit de quel côté je devais l'y passer.

Et saint Yves entra bel et bien au paradis.

Grand émoi au séjour des bienheureux, et plainte est faite au Père Eternel qui dit à saint Yves de sortir.

—J'y consens, dit saint Yves, mais au moins faites moi expulser légalement, par ministère d'huissier.

On chercha un huissier ; il n'y en avait pas en paradis et il n'y en a jamais eu depuis non plus.

Et voilà comment un avocat se trouve au ciel, attendant qu'un huissier vienne l'expulser.

* *

Ces pauvres huissiers sont bien malheureux ; tout le monde les déteste.

Alexandre Dumas, père, qui était bien la meilleure pâte d'homme du monde, ne pouvait les souffrir non plus, et disait toujours, comme nombre de personnes au Canada, un Huissier, en aspirant fortement l'h.

Un jour, un de ses amis lui fit remarquer que l'h était muette et qu'on devait faire la liaison.

—Comment ! comment ? dit Dumas, jamais de liaisons avec ces gens-là !

* *

Le malaise général qui s'est emparé de l'Europe, dès l'apparition du choléra, subsiste toujours. On a établi des quarantaines partout, et quoique le commerce en souffre beaucoup, cette mesure ne peut être qu'approuvée.

Le 14 juillet ne sera pas fêté à Paris cette année, et ce, avec raison, car on comprend le danger qu'il y aurait d'attirer dans une ville une foule d'étrangers, parmi lesquelles pourraient se glisser quelques pestiférés.

C'est quelques millions de moins pour la capitale de la France, mais c'est un immense danger d'éviter.

* *

A propos de fête, un député français, qui siège à la gauche, c'est-à-dire un libéral avancé, M. Joseph Fabre, vient de soulever une question qui lui fera honneur autant qu'à la France toute entière, si elle est résolue selon ses désirs.

Il s'agit de l'institution d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc, qui aurait lieu le 8 mai, date de la délivrance d'Orléans.

—Ce jour-là, dit-il, tous les Français s'uniraient dans une bienfaisante communion d'enthousiasme. Jeanne d'Arc n'appartient pas à un parti ; elle appartient à la France.

Ces paroles sont justes, les fêtes de la royauté, de l'empire ou de la république ont toujours eu pour effet de froisser les opinions d'une partie de la population et ont toujours produit une note discordante dans le concert d'harmonie qu'on essayait de donner ; mais qui donc ne s'inclinera pas devant cette grande figure de l'histoire de France, Jeanne, l'expression la plus pure du patriotisme ?

Cette simple bergère, obéissant aux voix qu'elle entendait, quittant ses parents, son village, tout ce qu'elle aimait, pour aller se mettre à la tête de l'armée, chasser l'Anglais, faire sacrer un roi stupide, mais représentant alors la France, puis mourant sur un bûcher victime de son dévouement, étonne par sa grandeur, éblouit par les prodiges qu'elle a accomplis et confond l'intelligence la plus sceptique.

* *

Au collège, quand pour la première fois on parcourt l'histoire de cette époque tourmentée, où le roi de France n'était plus que le roi de Bourges, quand on pressent que c'en est fait de tout un peuple, que le *finis galliæ* va être prononcé et devenir une vérité, et qu'on voit surgir cette jeune fille inconnue qui va remplir le monde de son nom, on ressent je ne sais quelle commotion, quelle impression qui ne s'efface jamais.

On relit alors la vie de Jeanne, puis on veut la relire encore, et alors et encore et toujours on se sent ému, on est fier d'appartenir à une race qui a produit une telle femme.

J'en parlais dernièrement à un Anglais qui, quoi que fier de l'histoire de son pays, comme tout fils d'Albion, ne put s'empêcher d'avouer que la mort de Jeanne était une tache pour son pays, et que la jeune fille de Domrémy suffisait pour illustrer un peuple et pour éclipser toutes les gloires des autres nations.

* *

Les Montréalais s'en vont et les Américains arrivent, ce qui prouve qu'on n'est jamais content là où l'on est.

Les touristes seront probablement beaucoup plus

nombreux cette année, grâce au choléra, et ceci confirme la vérité du proverbe : "A quelque chose malheur est bon."

En effet, nombre de New-Yorkais, Bostonnais et autres qui se proposaient d'aller en Europe, ont remis leur voyage à plus tard et, fuyant la chaleur, s'en viennent respirer plus à l'aise sous notre ciel plus tempéré. Ils ne s'en trouveront pas plus mal, ni nous non plus.

Les étrangers apprendront à nous connaître, on juge mieux un peuple quand on le voit chez lui, et de ces voyages pourront résulter des relations qui nous feront du bien.

Et puis, nos grands fleuves, nos paysages, nos forêts méritent bien d'être vus et même admirés. Aussi, je m'étonne toujours de ne pas voir plus de peintres venir nous visiter et s'inspirer de la grandeur de nos horizons et de la splendeur de nos points de vue.

* *

Tout le monde s'éparpille de tous côtés, on va n'importe où, mais enfin il est de règle de ne pas rester chez soi. Aussi, comprenez-vous toute l'actualité de la gravure que donne aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ : Les vacances.

C'est tout à fait nature : la jeune fille qui profite de la belle saison pour faire une étude de paysage, souvenir qu'elle emportera du joli voyage des vacances.

Au milieu, l'ancienne histoire, la page de la vie que tous lisent avec avidité, c'est la douce causerie à l'ombre du rocher, c'est toujours Elle et Lui.

Au bas, à gauche, c'est le brave garçon qui comprend la campagne à sa manière, c'est peut-être la bonne, et qui dort à poings fermés, couché sur l'herbe, rêvant de festins pantagruéliques.

A droite, c'est le forçat de la vie moderne, le journaliste qui pond l'article quotidien, c'est l'esclave de l'abonné qui dit : "Amusez-moi."

* *

La statistique a parfois le triste privilège de nous faire voir le côté lugubre et laid des sociétés.

C'est ainsi qu'une liste des crimes, accidents, suicides, etc., qui ont eu lieu à Montréal seulement, depuis trois mois, publiée dans un journal du soir, provoque des réflexions peu agréables.

Voyez, depuis avril jusqu'à ces jours derniers, on ne constate pas moins de deux meurtres, vingt-trois morts par accident dont treize noyades, cinq suicides, trois personnes trouvées mortes de causes diverses et neuf morts subites.

Voilà le bilan extraordinaire de la terrible faucheuse pour trois mois. Quarante-deux morts violentes, et parmi les différentes causes énumérées plus haut, on doit en remarquer deux : meurtres et suicides, qui, chez nous comme partout ailleurs, constituent les crimes qui tendent à se généraliser dans la société.

Quelle est l'origine du mal ?

Elle réside surtout dans l'alcoolisme et le matérialisme.

* *

Si dans les bons gros drames populaires le crime est toujours puni et la vertu récompensée, selon les règles de la justice élémentaire, il n'en est pas toujours de même dans la vie réelle.

Vous savez combien les journaux quotidiens du Canada et des Etats-Unis ont suivi avec intérêt l'affaire du banquier Eno, qui s'est réfugié au Canada après avoir commis à New-York des faux qui lui ont rapporté quelques millions ; vous vous figuriez probablement que, malgré la lenteur des procédés judiciaires, on finirait par extraditer ce coquin et par le livrer aux braves gens qu'il a ruinés ; alors vous vous trompiez, car Eno vient d'être remis en liberté.

Il paraît que ce qui constitue le crime de faux à New-York n'est pas considéré comme tel en Canada.

Ce sont là des subtilités de langage et de loi qui subsisteront encore longtemps pour la plus grande tranquillité de messieurs les voleurs.

* *

Eno est donc libre !

Les pauvres diables qu'il a mis sur la paille, les familles qu'il a plongées dans la misère, les actionnaires qu'il a trompés en seront quittes pour payer les frais de l'enquête qui vient de finir par le jugement de Québec, et s'estimeront peut-être très heureux de ce que leur escroc ne leur réclame pas de dommages pour fausse arrestation.